

Le commerce éditorial soldé qui corrompt le monde littéraire ou

Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire III, Made in France

par [Damien Taelman](#)®, 31 décembre 2017

Dans l'espace Sollers, tout com' dans les journaux soumis à la corruption médiatique, l'année Pleynétaire débute sous les meilleurs augures par un joyeux festival de sucement de furoncles et de léchage d'hémorroïdes (吮癰舐痔, *dixit Zhuang zi*) gros comme des astéroïdes. En effet, à tout seigneur tout honneur, le directeur régnant à *L'Infini* a tout récemment été mieux astiqué que le blême secrétaire de direction de cette revue — tandis que Jim avait droit dans *Le Monde* du 8 décembre à un panégyrique de Vincent Roy, tiré sur trois colonnes couronnées d'un titre en très gros caractères et accompagné d'un long extrait de *Lettres à Dominique Rolin* et d'une grande photo de sa groupe (voir [L'orbite Sollers, ou Petit précis \(illustré\) de décomposition de l'éditocratie littéraire II, Made in France](#)), Marcelin Pleynet ne recevait com' étreennes, dans *Le Monde* du 22 décembre, que quelques miettes de la médiapart du même vassal : une colonne étriquée banalement intitulée « L'homme libre », en marge de la grande page sous la rubrique « sans oublier » (*of course* !):

6 Histoire d'un livre

Schizophrénie de l'écrivain cubain

Lorsque Wendy Guerra décrit, dans « Un dimanche de révolution », une auteure célébrée partout mais ostracisée par le régime castriste, c'est bien d'elle qu'elle parle



Plus qu'un témoignage sur le '68, le roman est un hommage aux femmes, artistes, intellectuelles, exilées ou dissidentes qui, comme l'auteure, se sont senties « musées » à Cuba.

Centennial d'isolement et d'étranglement

L'homme libre

Ce bref roman est dédié aux voyageurs, à ceux qui cherchent un royaume, c'est-à-dire « un pays, de nulle part », où la nature brusquement s'épanouit pour eux seuls ; là, et seulement là, ils sont « miraculeusement » libres. Rom, un urbain, sa femme, Halina, ses jumeaux, son pays, la Pologne. Il se retrouve dans un misérable hôtel de plage. En quittant les siens, il a découvert un abîme et « comme un trésor en abîme, la violence de ce désir de liberté qui ne serait qu'à lui ». Rom faisait partie des Jeunesses communistes, les services secrets l'avaient fait suivre depuis un an, on lui reprochait son homosexualité. « *Imparable* ! » Il ne lui restait plus qu'à s'exiler. Depuis son arrivée dans son hôtel, il se répète, comme un refrain ou un thème, qu'il est « libre, physiquement libre », et « entier ».

Marcelin Pleynet

L'expatrié

VINCENT ROY

► **L'Expatrié**, de Marcelin Pleynet, Gallimard, « L'Infini », 66 p., 10 €.

Poursuivons sans omettre de mentionner que *L'expatrié* est publié dans la collection *L'Infini* chez Gallimard, digérée par le concepteur du néologisme « oubliure » — « puisque plus personne ne sait ce qu'il lit », précise le tonitruant fanfaron dans [Le Mouvement Sollers ou l'Art de dérober les joyaux de la poésie chinoise, suivi du Système Sollers et ses satellites](#) (p. 13), et encore dans [Le Dao de Philippe Sollers : Profession de Moi, Tapages et Dérapages](#) où j'ai thésaurisé un amas Sollers de ses trous de mémoire vive.



Philippe Sollers : "J'ai inventé le verbe 'poublier' et le verbe 'oubliure'"

S'agissant de « poublier », les exemples pullulent également. Rappelons, pour ne pas « l'oubliure », que Vincent Roy, l'auteur en ce dernier émoi de l'année de ces deux articles « spécial copinage » du beau *Monde* sur le divin patron et le dévot secrétaire de direction de *L'Infini*, est un fidèle disciple qui a été publié à plusieurs reprises dans cette revue chez Gallimard, ainsi que dans la collection *folio* de cette même et altruiste maison d'édition :

L'Infini
Automne 2007
Revue L'Infini (n° 100), Gallimard
Parution : 04-10-2007

CE VOLUME CONTIENT ↓

Roman-photos
Philippe Sollers, Éloge d'un maudit – Montaigne président – Sur
Jean-Daniel Pollet
Guillaume Petit, Grand beau temps
Jean-Jacques Schuhl, L'Invitation
Doris Lessing, Écrire (son) autobiographie
Jacqueline Risset, Les Instants les éclairs
Vincent Roy, La raison du goût ←
Lionel Desjardins, Dionysos ou L'ivresse de Tintoret
Marcelin Pleyne, Situation

Philippe Sollers
L'évangile de Nietzsche



Vincent Roy, chroniqueur littéraire au journal *Le Monde*, a si goulûment sucé les furoncles et léché les hémorroïdes (吮癰舐痔) de son idole qu'il a été publié à maintes reprises dans la revue *L'Infini* chez Gallimard, ainsi que dans la collection *folio* de cette maison.

À l'occasion de la publication de *L'expatrié* dans la collection *L'Infini*, le n° 2 du clan a donc eu droit à sa dose de salive royale.

Philippe Sollers
L'évangile de Nietzsche
Entretiens avec Vincent Roy
Collection Folio (n° 4804)
Parution : 16-10-2008

L'Infini
Automne 2011
Revue L'Infini (n° 116), Gallimard
Parution : 22-09-2011

5 "entretiens"...

CE VOLUME CONTIENT ↓

Philippe Sollers, Éditorial - Le tueur de Versailles - Magique opium
Philippe Sollers, Vincent Roy, Ducasse et Manet (entretien)
Philippe Sollers - Alnocha Wald Lasowski, Non omnis moriar. Haydn (entretien)
Philippe Sollers - Frédéric Joignot, Nietzsche en 124 (entretien)
Philippe Sollers - Adrian Price - Guillaume Roy, Le corps sort de la voix (entretien)
Philippe Sollers - François Meyronnis - Yannick Haenel, Destin du français (entretien)
Marcelin Pleyne, William Burroughs et le «Festin au»
Hélène Ling, Formosa
Jean-Philippe Rossignol, Le sommeil
Olivier-Pierre Thébaud, Rimbaud à la lumière de Dionysos II
Thierry Sudour, Les vies parallèles d'Arthur Rimbaud

L'Infini
Printemps 2012
Revue L'Infini (n° 118), Gallimard
Parution : 22-03-2012

CE VOLUME CONTIENT ↓

Philippe Sollers, Éditorial - L'Éclaircie - Métaphysique du dandysme
Philippe Sollers - Cécile Guilbert, Saint-Simon. «Le plus grand écrivain français» (entretien) ←
Philippe Sollers, Sade en direct
Vincent Roy - Philippe Sollers, Casanova (entretien) ←
Philippe Sollers, Le triomphe de Casanova - Sollers et «sa» Venise (entretien)
Julia Kristeva, La Voix lactée de Jackson Pollock
Julia Kristeva - Catherine Golliou, Lacan (entretien) ←
Marcelin Pleyne, L'Étendue musicale (roman)
Jean-Louis Houdebine, Joyce tel quel
Éric Marty, Action et Acte/Aktion und Tat dans Shoah de Claude Lanzmann
Sonia Anton, L'œuvre épistolaire de Céline
Jean-Luc Hennig, Autoportrait de l'auteur en voyou
Alain Jouffroy, Éloge du viveur

Habitué à payer son écot et à pisser des publicités élogieuses sur com'mande, l'agent de duplicité royal lèche cette fois les bottes de l'auteur de *L'expatrié* : « Marcelin Pleyne, en compositeur subtil, livre une fugue. » Mais on ne dessine pas un tigre d'après un chat (照貓畫虎), pas plus qu'on ne peut pointer un cerf du doigt et l'appeler cheval (指鹿為馬). Avec son art si fin de l'obole sonnante et surtout trébuchante (les Chinois diraient « flatter la crinière et tapoter le cul de l'étalon » 溜鬚拍馬屁), Roy est assuré d'un box à vie dans l'écurie gallimardienne du temple. Quant à moi, je prends la peine de descendre de ma monture pour regarder les fleurs (下馬看花) et n'avale pas tout cru ni n'écorche vivant (生吞活剝) : je pèle et épèle puis fait macérer lentement. J'agis comme le reflux qui découvre les récifs au grand jour (水落石出) et m'adonne avec entrain au déferlement contrapuntique — sous le sapin je me suis même farci chapons et dindons truffés en songeant à tous ces tartuffes de service cuisinant du réchauffé. En effet, *L'Infini* n°141 du 7 décembre permet à son poulain Pautrel de faire au grand galop la promotion de son roman *La vie princière*, annoncé depuis plusieurs semaines sur le site PileFarce « à vocation non commerciale » (dixit Sollerskirto), question d'offrir aux lecteurs l'occasion de se faire refroidir les dents (令人齒冷) à en perdre haleine :

L'Infini
Automne 2017
Au catalogue de l'éditeur depuis 2018
Revue L'Infini (n° 141), Gallimard
Parution : 07-12-2017

CE VOLUME CONTIENT ↓

Philippe Sollers, Tourbillon
Jacques-Alain Miller, Lacan cesse d'être discret
Jean-Jacques Schuhl, Marge et le Cardinal
Marc Pautrel, L'invité ←
Valentin Retz, Les Neuf Portes (extraits)
Jean-Luc Outers, Hôtel Baron-Alep
Jean-Marie Apostolidès, L'Origine du Monde
Augustin de Butler, Renoir, Venise et les Vénitiens
Pierre Guglielmina, «Je ne me suis jamais beaucoup intéressé au nombril.» - Key West, pour mémoire

Marc Pautrel, *La vie princière*
Parution le 4 janvier 2018



Gallimard

Ayant à cœur de bien renseigner mes lecteurs et de ne pas « oublier » ce que Sollers a pu « publier », je souligne qu'il a édité Pautrel six fois dans la collection *L'Infini* ! Celui-ci a d'ailleurs exprimé sa vive gratitude en encensant son maître dans un récent "entretien" intitulé « *Sollers en Mouvement* ».



Au cas où vous n'en croiriez point vos pupilles et seriez tenté de penser que l'œil du trou du cul de Pautrel n'est pas suffisamment hautain pour déféquer sur la Grande Muraille (長城上拉屎...[屁股]眼高!), oyez ses hyperboles sur Sollers en réponse aux questions de Vincent Jaury (p. 35) :

Que représentait Sollers pour vous, avant de le rencontrer ?

C'était d'abord celui qui m'avait ouvert la porte de la lecture des classiques grâce à ses articles mensuels dans *Le Monde des livres*, c'était le polygraphe, l'homme de savoir. C'était ensuite le grand romancier, superbe styliste et penseur puissant. Et enfin c'était l'éditeur et le personnage public, travaillant chez Gallimard, maison d'édition historique, la maison de Proust, de Céline, et de la Bibliothèque de la Pléiade. Un homme multiple, capable d'aller à la télévision et à la radio, et en même temps capable d'évoluer dans la réflexion philosophique et poétique la plus poussée et la plus profonde.

Que représente-t-il pour vous aujourd'hui ?

Une alliance de la poésie et de la philosophie, c'est-à-dire une pensée artistique vivante, et qui est la quintessence de la grande littérature : la pensée incarnée. Sollers, c'est d'abord une langue magnifique, très douce, très précise, un styliste inouï, un véritable poète. Tous ses textes, les romans comme les essais, recèlent une sonorité unique. Ce n'est pas seulement écrit, c'est comme sanctifié, frappé du sceau d'une certaine identité stylistique, physique en quelque sorte, à nulle autre pareille. Ensuite, Sollers c'est aussi le penseur offensif, je n'aime pas le terme "polémiste" car il est négatif, je dirais plutôt qu'il est combatif. C'est une sorte de second Voltaire, ou mieux : un pendant à Voltaire, Voltaire opère au XVIII^e siècle, Sollers opère au XXI^e, avec en plus une sensibilité, une délicatesse, une douceur dont n'est peut-être pas capable Voltaire. Bref c'est un écrivain doublement présent, écrivant et agissant

Le chamane Pautrel s'échine à faire pleuvoir du Ciel des fleurs qui tombent pêle-mêle (天花亂墜). Selon ce béni-oui-oui, son céleste éditeur est sorti de la cuisse de Jupiter, envoyé par les esprits et mandaté par les génies (神差鬼使) ; il est doué d'une vision de mille lis et son ouïe accordée au vent (千里眼順風耳) est si fine qu'il perçoit les voix et la Voie de *L'Infini* ; il a trois têtes et six bras (三頭六臂), la flamme qui anime son souffle vital atteint trente-trois mille mètres (氣焰萬丈) et il ne connaît point la hauteur du Ciel ni la profondeur de la Terre (不知天高地厚), étant lui-même trop élevé et abyssal pour être mesuré (高深莫測) .

Si tel quel tout cela sonne creux et rappelle une discipline olympienne (« faire du saut à la perche dans une toilette », 廁所裡撐竿調高...過糞[分]), je constate pour ne pas « oublier » que le dithyrambe de Pautrel est publié par Sollers lui-même dans sa déjà-revue. Sollers s'autodécerne, pour la énième fois com' un disque rayé, des éloges (評功擺好) dans et à *L'Infini* ; il est à ce point intoxiqué de lui-même (自我陶醉) qu'il publie ses louanges (自鳴得意), pointe sa tronche de m'as-tu-vu (出鋒頭) et dresse sa queue (翹尾巴) à tout-va dans sa revue — il est le Faîte Suprême (太極) du cœur infatué et vaniteux. Mon seul mérite est de faire tomber le chapeau haut de forme qu'il aime tant porter (愛戴高帽子) et d'enlever la feuille qui dérobe le mont Tai (一葉障目不見泰山) aux yeux du lecteur (pas au) courant — la pensée de la véritable histoire de Philippe Sollers ne paraîtra qu'aux peu nombreux à qui j'aurai révélé que ce faux-dragon n'est qu'un caméléon (龍猶蠃蜒). Au demeurant, je prends Pautrel pour argent comptant lorsqu'à la question « Y a-t-il précisément des passages ou des phrases qu'il [S.] vous a demandé de changer ou de rectifier ? », il répond : « Jamais, pas un mot », ajoutant : « Avec Sollers, je suis responsable de mon futur, j'ai les choses

en main, c'est moi qui conduit. J'écris ce que je mérite, et au final je vaudrai ce que j'ai écrit. » (p. 41) En tout cas, cela lui a valu de « poubliser » *Une Vie princière* chez Gallimard ! Imbu de l'esprit de clan com' tous les publicistes maison se livrant à un "entretien" avec l'astre Sollers, Pautrel a toujours montré plume blanche et n'a jamais manqué de faire les génuflexions d'usage. Ci-dessous, il lui suffit de deux paragraphes pour resucer pas moins de huit titres du demiurge gallimardesque (p. 40) :

Quels livres de lui aimez-vous ? et Pourquoi ?

Paradis, incroyable poème, épopée d'un homme de la fin du xx^e siècle lisant et jouissant, un texte sans ponctuation et pourtant très facile à lire, une ode à la liberté. *Femmes*, *Les Folies Françaises*, *La Fête à Venise*, *Les Voyageurs du Temps*, *L'Éclaircie*, des romans décrivant tous un narrateur au corps en action, pleinement dans son temps (ses romans sont aussi des chroniques détaillées de ce monde contemporain très troublé), lisant et vivant, donc jouissant doublement. Mais il y a aussi ses passionnants recueils d'essais, des sortes de grands dictionnaires encyclopédiques de l'histoire de la littérature et de l'art.

Pensez-vous comme d'autres qu'après *Femmes*, ses livres deviennent moins ambitieux ?

Au contraire, son œuvre s'approfondit de livres en livres, il y a des romans extrêmement importants comme *La Fête à Venise*, ou *Une vie divine*, ou plus récemment *L'Éclaircie* (qui du reste approfondit et développe les thèses de *Femmes*). Il y a aussi *Beauté*, à présent en 2017, écrit au beau milieu du chaos français et mondial. Et il faut aussi parler des essais, *La Guerre du Goût* et les volumes suivants, c'est-à-dire, tout de même, environ trois ou quatre mille pages de textes sur la littérature et l'art. C'est donc au total une œuvre considérable, qui a pris précisément beaucoup d'ampleur après *Paradis* et *Femmes*, et qui est en mouvement et en croissance rapide, à la façon d'une nébuleuse en train de créer des étoiles.

Après cette propagande spectaculaire ressemblant à s'y méprendre à « un feu d'artifices assis dans un avion » (坐飛機放煙花...响[想]得高), il aurait été ingrat de la médiapart de Sollers de ne pas « poubliser » le dernier pétard mouillé de Pautrel ! Oui vraiment, tout tourne rondement dans le système Sollers — un an après cet "entretien" (de *entre* et *tenir* : se soutenir, se tenir ensemble, assujettir les parties d'un ensemble), la flagornerie de Pautrel est royalement récompensée et l'année 2018 s'annonce riche en contenances de valet et ossatures obséquieuses (奴顏媚骨), *alias* plieurs d'échine (阿諛逢迎) à *L'Infini* ! Je profite donc de l'occasion pour transmettre mes meilleurs vœux à tous les affidés égarés dans le [bas] monde des livres du [Système Sollers](#) et les prie de fréquenter les vrais sages, à défaut de penser par eux-mêmes. Je doute cependant que mes objurgations (tel le vent du printemps qui ne pénètre pas les oreilles de l'âne, 春風不入驢耳) traversent les murs de leur douillet palais... c'est m'esquinter à jouer du luth devant des bœufs, 對牛彈琴 !

泰
而
不
驕

道

為
而
不
恃

自矜者不長

Celui qui se glorifie
ne subsiste pas longtemps.

(老子Lao zi, -VI^e)

不患莫己知求為可知也

Ne te soucie pas de n'être point connu,
cherche plutôt à mériter de l'être.

(孔夫子Confucius, 551-479)

能有名譽者必無以趨行求者也

Est capable de renommée seul celui qui ne court pas après.

故道術不可以進而求名而可以退而修身

L'art du *Dao* ne consiste pas à se mettre de l'avant et à rechercher la célébrité,
mais à se tenir en retrait afin de se perfectionner soi-même.

(淮南子Huainan zi, 179-122)

Post-Scriptum : Quand la littérature sauve le monde à bon marché

Au moment où je finissais cet article, un supplément au *Monde des Livres* en date du 29 décembre intitulé « Réparer le monde » paraissait, dans lequel est posée à quelques auteurs la question « Quel est votre livre réparateur ? » Le ton du cahier est donné par les propos introductifs d'Alexandre Gefen, directeur de recherche au CNRS, qui définit la notion de « *littérature réparatrice* » comme la caractéristique distinctive commune à la production littéraire en France depuis les années 1980. Pour lui, cette fiction se donnerait pour tâche de s'ouvrir au réel et de le corriger pour le sauver. Notons au passage que la notion de « *littérature réparatrice* » n'est rien de très nouveau ; elle fut en vogue dans de nombreux pays, entre autres dans l'Allemagne de l'après-guerre (*Trümmerliteratur*, *Literatur der Stunde Null*) et dans la Chine de l'après-Révolution Culturelle où ce genre s'appelle « *littérature des cicatrices* » (傷痕文學). S'ouvrir au réel et sauver le monde (des livres surtout) est un objectif louable auquel je m'empresse de souscrire. Parmi les auteurs interrogés se trouve Yannick Haenel, qui prescrit comme remède le roman *Guerre & Guerre* de Laszlo Krasznahorkai. Or, Haenel a bénéficié dans *Le Monde des livres* du 27 octobre dernier d'une "recension" très complaisante de sa dernière œuvre *Tiens ferme ta couronne*. Tout com' lui, je crois aux images qui valent bien des maux (oui, je sais, c'est facile, mais contextuel et tel quel). Vous trouverez donc à gauche la chronique de Haenel, à droite la "critique" de son roman par Amaury da Cunha saturée de superlatifs (les italiques en gras sont un caprice de mon ordi !) : « *Tiens ferme ta couronne* est un livre de visions, de fantasmes et d'obsessions. Dès son commencement, son écriture semble en quête d'intensité. **Celle des images, qui ont le pouvoir prestigieux de vous faire tourner ou perdre la tête** ; celle d'une histoire, rocambolesque et profonde... » « On s'en doute, **la notion de vérité est aussi difficile à définir qu'à atteindre** ; et pour ne pas se perdre, le narrateur s'en remet à une image qui va devenir un élément central du roman et coordonner ses multiples péripéties : « J'avais entendu une phrase de Melville qui disait **qu'en ce monde de mensonges, la vérité était forcée de fuir dans les bois**, comme un daim blanc effarouché (...). » « A partir de cette situation, le roman de Haenel prend forme ; il s'enflamme avec une prodigieuse efficacité et tente de se rapprocher peu à peu de son objet : le dévoilement de l'intensité par l'œuvre d'art. L'écrivain enchaîne des moments romanesques aussi improbables que burlesques. »

« "Guerre & Guerre", de Laszlo Krasznahorkai, une brèche poétique dans l'invivable », par Yannick Haenel

Le personnage de *Guerre & Guerre*, de Laszlo Krasznahorkai, vient d'arriver à New York. Il est seul, désemparé, au bord de la folie. Ce petit historien s'apprête à rendre public un manuscrit stupéfiant qu'il a trouvé dans les archives d'une ville de Hongrie : « *Le texte le plus extraordinaire qui ait jamais été écrit sur cette terre* » – une révélation théophanique consacrée au dieu Hermès, qui va changer l'histoire du monde.

Etre en possession de ce manuscrit le libère de tous ses liens. En sortant de son hôtel, à Prince Street, le voilà qui tombe en arrêt devant un écriteau immense où figure en lettres rouges sang le mot « *SAVE* ».

Non seulement ce mot le calme, mais il l'accorde à son destin lumineux. Puis il s'avise, en s'approchant de l'écriteau, qu'il fallait lire « *SALE* » (non pas « *saveu* », mais « *solde* »).

La vérité gît dans ce lapsus : l'esprit n'est-il pas réduit partout au commerce ? La quête racontée par ce grand roman de Krasznahorkai implique qu'on ne se contente pas de cette version sécularisée du salut qu'est la « réparation », mais qu'on réaffirme l'impossible, qu'on cherche le salutaire, qu'on réinvente de la prophétie.

A sa manière modeste, le petit archiviste voit une lueur. Sa



GUERRE & GUERRE, de Laszlo Krasznahorkai, traduit du hongrois par Joëlle Dufeuilly, Cambourakis, 2015.

lumière fait plus que réparer, elle ouvre une brèche poétique dans l'invivable, elle change les coordonnées du monde. Le geste de la littérature consiste à ne pas se satisfaire de ce qui est écrit sur les panneaux : à corriger la lettre L du mot « *SALE* » en V – à affirmer le mot « *SAVE* ». ■

Yannick Haenel a reçu le prix Médicis 2017 pour « *Tiens ferme ta couronne* », Gallimard, « *L'Infini* ».

4 Littérature Critiques

Avec l'intense « *Tiens ferme ta couronne* », le romancier lance son double littéraire à la poursuite de Michael Cimino, le cinéaste américain maudit

Yannick Haenel croit aux images



YANNICK HAENEL, 2017, PHOT. GUILLAUME

En fermant le nouveau roman de Yannick Haenel, on éprouve un besoin urgent d'aller au cinéma pour retrouver la scène, tout sous l'influence magistrale du cinéaste Michael Cimino. *Tiens ferme ta couronne* est un livre de visions, de fantasmes et d'obsessions. Dès son commencement, son écriture semble en quête d'intensité. Celle des images, qui ont le pouvoir prestigieux de vous faire tourner ou perdre la tête, celle d'une histoire, rocambolesque et profonde, où nous rencontrons dans le décalage, un dédoublement. Surtout, Isabelle Huppert dans une prestation parfaite au service du rôle d'Emmanuel Macron en maître d'hôtel.

La première phrase du roman annonce clairement l'objet de cette œuvre, lire et écrire, « à cette époque, j'étais sûr », confie le narrateur qui, emballé en détail, ne semble pas opposé à une expérience du « réajustement de tous les ans ». Lorsque le récit commence, c'est par un détail dans la tête et dans la vie de celui qui nous parle : « Je me souviens que j'aurais voulu participer à l'essai de ciel et la première scène », explique-t-il. Solitaire recroisé dans un studio parisien de 30 mètres carrés, ce travail abstrait que l'on appelle être humain.

Il rappelle Jean Cocteau, Double romanesque d'Haenel, ou ego expérimental, ou le « roman » écrit dans *Croix* (Gallimard, 2007). Absent de plusieurs romans, ce personnage vient effectuer un travail de médiation romanesque, ce sein américain Herman Melville (1819-1891). Une histoire brève

en attente d'images, de moments, de gardes. Mais aucun instant ne veut figurer véritablement que à l'ambition de montrer ce qui se passe dans l'esprit d'un grand auteur.

« *Tiens ferme ta couronne* » est une phrase, entrée de *Moby-Dick*, qui scande la première partie du livre de Haenel : « *Travailler mystérieusement aboli de sa règle jusqu'à épuisement total pour en percevoir le sens, comme s'il ne pouvait accéder à la vérité, à l'instar de ce qui se passe dans l'esprit d'un grand auteur.* »

Ces deux dates, la citation de Melville est aussi difficile à définir qu'à atteindre, et pour ne pas se perdre, le narrateur s'en remet à une image qui va devenir un élément central du roman et coordonner ses multiples péripéties : « J'avais entendu une phrase de Melville qui disait qu'en ce monde de mensonges, la vérité était forcée de fuir dans les bois, comme un daim blanc effarouché (...) ».

Moments improbables
Ces phrases provoquent la soumission d'une séquence de Voyage au bout de l'après-midi de Cimino (1991), où un chasseur, interprété par De Niro, poursuit un daim dans les forêts de Pennsylvania, le site mythique de sa vie. Pour le narrateur, cette association entre la phrase de Melville et le film de Cimino est décisive. Un seul cinéaste est en mesure de porter à l'écran son fantasme scénaristique : le réalisateur de *The Portrait of a Lady*, le roman d'Edith Wharton (1913).

A partir de cette situation, le roman de Haenel prend forme. Il s'enflamme avec une prodigieuse efficacité en tentant de se rapprocher peu à peu de son objet : le dévoilement de l'intensité par l'œuvre d'art. L'écrivain enchaîne des moments romanesques aussi improbables que burlesques. Comme l'épisode de la rencontre entre le narrateur et Cimino

dans un musée new-yorkais, où cette dissension imaginative avec Isabelle Huppert, qui relate son voyage avec Cimino.

Il y a quelque chose d'épique dans la tentative de cette course aux deux voyages : l'été et l'hiver. En quête de l'été, il s'écrit le journal la possibilité de l'hiver. C'est le risque à prendre pour rester disponible aux manifestations futures de la beauté, qu'elle s'incarne dans un daim, dans le bruissement d'un arbre ou dans la nudité d'un corps. La littérature est une forme d'engagement pour donner corps à ce qui est. Le narrateur finira par oublier son scénario sans Cimino, et écrit son propre livre.

Mais ce cadre des images pour reprendre le mot de Baudelaire, ne constitue pas seulement la littérature. Ce n'est sans doute pas un hasard si Yannick Haenel a écrit récemment une partie de son prochain roman, *Le Dieu de Néron*, à l'occasion d'un voyage en Italie, au lieu de Rome. Il s'agit des corps de femmes qui se baissent. Tous étirés, des bords d'Alpes. Photographie et cinématographique d'une histoire que l'écrivain raconte.

YANNICK HAENEL, « *Tiens ferme ta couronne* », p. 15

Je ne suis pas dans les bois mais étant moi aussi à la recherche de la vérité je vais vous dire comment se chauffe Haenel. Protégé de Sollers chez Gallimard, il s'est depuis longtemps réfugié dans l'accommodant foyer du *Monde des Livres* où il suit les brisées de son mentor (auteur, éditeur, chroniqueur et critiqueur en une seule personne) qui y sévit durant mout années. Copain mondain de la maison, son bulletin sur Krasznahorkai lui permet de se mettre en valeur en rappelant aux lecteurs de ne pas oublier que l'esprit est partout réduit au commerce... et qu'il a reçu le prix Médicis 2017 pour *Tire bénéfice de ta couronne* !

Damien Taelman®, 31 décembre 2017